

Centre régional du Livre de Franche-Comté

5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon

Tél : 03 81 82 04 40

Fax : 03 81 83 24 82

Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr

Site internet : <http://www.crl-franche-comte.fr>

CENTRe
FRANCHE
COMTE RÉGIONAL
DU LIVRe

FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »

Du 16 au 28 novembre 2015

Emmanuelle Guattari



L'auteur :

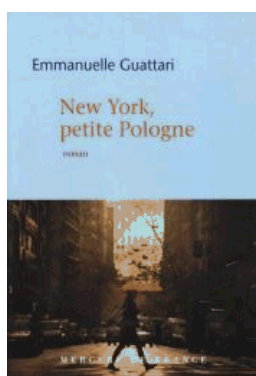
Emmanuelle Guattari est née en 1964. Elle a grandi à la Clinique psychiatrique de la Borde (Cour-Cheverny dans le Loir-et-Cher) où ses parents ont travaillé toute leur vie. Elle a enseigné le français et l'anglais aux États-Unis et en France. Elle se consacre aujourd'hui à l'écriture et vit à Paris.

Bibliographie :

- ◆ *New York, petite Pologne*, Éditions Mercure de France, 2015.
- ◆ *Ciels de Loire*, Éditions Mercure de France, 2013.
- ◆ *La Petite Borde*, Éditions Mercure de France, 2012 (rééd. Folio, 2013).

Présentation sélective des livres :

- ◆ *New York, petite Pologne*, Éditions Mercure de France, 2015.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

J'allais faire un tour du quartier tous les matins, je venais d'arriver, je m'éloignais progressivement de ma rue de façon géométrique, ajoutant des carrés aux carrés en me repérant aux affiches et à d'autres détails ; je n'avais pas de cartes, je ne voulais pas faire touriste. Elle a fini par me demander d'où je venais, une question qui a présidé à toutes les rencontres que j'ai faites, une entremise polie de la curiosité pour m'aborder. Quand ça me cassait les pieds je répondais de Pologne, d'Europe de l'est, les communistes quoi et ça refroidissait, c'était

crédible ; tout de suite ça faisait moins européen. J'ai aussi été italienne, mais enfin, française, c'était ce qu'il y avait de mieux.

Lorsque la narratrice arrive à New York, dans les années 80, elle n'y connaît personne. Pas à pas, elle va découvrir la ville. Rien ne semble l'effrayer ni même l'étonner : ce monde nouveau, elle l'appréhende à sa manière tranquille, sensitive et sensible. Arpentant New York comme la campagne de son enfance, c'est-à-dire ouverte à toutes les surprises et à tous les possibles, attentive aux détails, aux choses et aux individus...

Avec son style inimitable, fait de fragments de sa vie quotidienne, tantôt cocasses tantôt émouvants, Emmanuelle Guattari dresse le portrait iconoclaste d'une New York très personnelle.

Presse :

Article paru dans *Télérama* le 31 janvier 2015, par Marine Landrot.

Grâce à l'acuité de son attention aux plus infimes des signes, Emmanuelle Guattari lit dans l'âme humaine.

Écrire un second roman relève de la gageure quand on a brillé de mille feux avec le premier. En écrire un troisième tient de l'exploit, quand on a fait entendre sa petite musique avec le deuxième. Emmanuelle Guattari a réussi le triangle parfait. Après *La Petite Borde*, sur son enfance dans la maison de fous où travaillait son père, le psychanalyste Félix Guattari, puis *Ciels de Loire*, sur les difficultés de grandir hors du cocon, elle fore une autre parcelle de son autobiographie : un séjour à New York, dans les années 1980, où elle se fit souvent passer

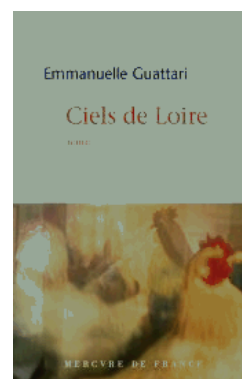
pour Polonaise, dans un jeu de cache-cache intime qui devait déboucher sur la connaissance de soi.

Une fois encore, Emmanuelle Guattari déploie ses talents dans l'infiniment petit. Petitesse des chapitres, jusqu'à les réduire à quelques lignes, ou même une phrase qui tremble dans le blanc du papier, comme celle-ci : « *Quand mon père m'emmène au restaurant, comme on reste dans le silence, après un moment il dit : raconte-moi ta vie.* » Petitesse des signes qu'elle capte chez les autres, avec une acuité bienveillante, comprenant les rouages de la personnalité comme personne, sauf peut-être son père dont elle a hérité une attention aux infimes déviations. Même les animaux lui livrent les secrets de leur âme, comme ce chien de la SPA de New York qui se retourne et, avant de poursuivre docilement son chemin, lui jette un regard qui la hantera toute son existence. De livre en livre, elle revendique le droit à la fantaisie, à la discrétion aussi, au silence parfois. Et jamais ne se dépare de sa modestie. Sous l'œil de cette romancière, chacun a ses raisons. Sous sa plume, chaque mot rit sous cape.

◆ ***Ciels de Loire***, Éditions Mercure de France, 2013.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Souvent aussi, on finissait par revenir du marché du samedi avec un canard ou un lapin vivant. Un temps, on en a eu un dans la baignoire, parce que James avait compris au geste de la paysanne, qu'il était pour être mangé. On était repartis avec nos trois kilos de lapin dans sa peau, sous le bras, vivant, qui griffait dès qu'on lâchait les oreilles. On n'a pas pu se laver pendant plusieurs jours, le temps qu'on le dépose chez des gens qui en voulaient bien dans leur clapier ; juré, craché qu'ils ne le mangeraient pas. On a eu comme ça des poussins, un hérisson, un chien qui avait la maladie de Carré, des bestioles.



Emmanuelle Guattari a grandi sous les ciels de Loire, dans la clinique de La Borde où travaillait son père. Elle continue l'exploration de sa mémoire d'enfant, puis d'adolescente, exhumant des impressions tantôt drôles, tantôt poignantes restituées avec une candeur et une émotion intactes. Son roman dessine ainsi une géographie intime et fantaisiste faite d'éléments familiaux et biographiques autant que des couleurs des paysages et de la forme des lieux. Des lieux et des paysages qui, comme les êtres humains, vivent et se transforment au fil du temps...

Presse :

Article paru dans *Télérama* le 5 octobre 2013, par Marine Landrot.

Ce n'est pas tout à fait la suite de *La Petite Borde*, paru l'an dernier, à moins qu'on ne prenne le mot au sens musical du terme. C'est son couvercle, ou son firmament, car Emmanuelle Guattari écrit comme cela, en étoiles, en constellations, en scintillements. Le premier livre de la fille de Félix Guattari, fondateur de la clinique psychiatrique de La Borde, était une couronne de souvenirs d'enfance, posée sur l'absence d'une mère. Le deuxième, que voici, auréolé de son titre céleste, évoque le repli d'une famille (ou l'envol, car les deux ne sont pas incompatibles chez cette romancière des contraires) dans ce qu'on appelle l'âge adulte, qui

commença par un exil forcé, loin de l'asile qui l'avait vue grandir. Les verbes hésitent entre le présent et le passé, les images font mouche, discrètes et justes. Ramassée, l'écriture sectionne la mémoire en Polaroid éblouissants, criants de vérité. Elle capte l'univers, « *le réel, le monde tangible. Le décor pratique, celui qui fait la toile de fond de notre présence au monde. Celui que les enfants ne gouvernent pas et que leur organisent les adultes* ».

D'où un livre très visuel, ancré dans une France à la Depardon, avec des intérieurs chiches et des extérieurs inertes, espace d'expansion infinie malgré l'apparente petitesse. Mais c'est à croquer les êtres qu'Emmanuelle Guattari est la plus avertie. Leurs traces de morsures dans la vie qui s'écoule, tant bien (pour certains) que mal (pour d'autres) n'a pas de secrets pour elle. Frère, oncle, père, mère, amie, chacun est pris dans ce qu'il offre de plus saugrenu, de plus décisif. Membres de la même espèce, ils échangent des éclairs de complicité au hasard de l'existence, toujours simple. Mis bout à bout, ces clichés pris sur le vif dessinent les contours d'une belle harmonie humaine. De celle qui permet d'avancer avec courage, et d'écrire des livres humbles et vifs comme celui-là.

Article paru sur le site « www.lacauselitteraire.fr » le 26 août 2013, par Emmanuelle Caminade.

Ciels de Loire se présente un peu comme le deuxième volet du travail initié par Emmanuelle Guattari dans son premier roman publié l'année dernière chez le même éditeur. L'auteure qui a grandi avec ses parents et ses frères au domaine de La Borde, en pays de Loire, dans cette célèbre clinique psychiatrique hors norme codirigée par son père – et employant de nombreux membres de sa famille maternelle – continue en effet d'y explorer sa mémoire. Mais la petite fille grandit, devient adolescente puis mère. Une nouvelle génération s'annonce qui prendra le relais de celle qui peu à peu s'est éteinte : « *au suivant !* »

Ce second roman n'est pas la répétition de *La petite Borde*. Le mouvement s'y inverse, entraînant un « *feuilletage différent des perspectives* » et « *quelque chose de subtilement décalé dans la vision* ». Les gares ferment, les lieux changent, comme les corps, et la narratrice s'y éloigne progressivement de ce « *monde fou* » autour duquel tourna sa petite enfance, de ces cavalcades dans un espace hors du temps, ignorant des frontières, où tout semblait possible.

Son premier livre l'annonçait déjà, la fête de l'enfance a une fin. Finie la période du « *corps radieux* », désormais seuls les fous pourront attendre que leurs dents repoussent avec « *devant les regards l'horizon plus lointain que celui de la géographie ordinaire* ». Une « *attente absolue* » au merveilleux goût d'éternité.

Ciels de Loire développe ainsi une thématique qui affleurerait déjà dans *La petite Borde*, celle de l'inexorable passage du temps qu'on ne peut retenir et de la soudaineté de la disparition. La prise de conscience du vieillissement et de la perte, de ce « *lent effacement du visage glorieux, [de] cette longue distillation du changement dans les traits* », se précise en effet dans cet ouvrage dont elle devient le fil conducteur repris en écho tout au long du récit (et notamment au travers du motif des dents) :

« A l'époque, les gens mouraient plutôt à soixante ans. À quarante, ils disaient :

– Je vieillis.

À soixante, ils disaient :

– Je suis vieux.

Ensuite ils mouraient ».

Il faut malheureusement quitter un jour le cercle protecteur, s'inscrire dans cette suite des générations en assumant sa vie éphémère : « *la nuée des passereaux déforme un cercle, à gauche, à droite dans le ciel, s'effondre derrière une maison. Les derniers oiseaux disparaissent comme des flammèches noircies* ».

Ce livre n'a donc plus pour objet principal de restituer les fragments d'une perception enfantine du monde s'apparentant un peu à celle des fous. Il n'y a plus de Petite Borde et la narratrice semble errer dans le « *décor perdu de sa vie de famille* » : « *sur notre linoléum à damiers noir et blanc, sans nos meubles certes, mais avec le fantôme des gestes et des us du passé, la nostalgie inexpugnable de ces cloisons conservées blanches, le rosier que ma mère avait planté (...) qui continuait à fleurir* ».

Dépasant la simple exploration d'une mémoire, elle s'interroge sur le lien de cette dernière avec l'identité, sur cet héritage qui la constitue :

« *Est-ce qu'une vie se fait sur deux générations, avec les morts, les vivants, l'héritage et tout le fatras du souvenir des autres et de leurs problèmes ? Quand est-ce qu'on est soi-même alors ?* ».

C'est pourquoi elle se recentre sur sa famille – une famille s'élargissant aux oncles, aux tantes et aux grands-parents –, nommant ceux qui ont disparu pour les retenir comme sur « *le monument aux morts, avec la stèle et la litanie des noms* », tentant de sauver le maximum du naufrage, mais « *les choses glissent, s'échappent* », irrémédiablement.

Et le maintien d'un récit très éclaté, plus disparate à mon sens que le précédent, semble prendre une autre signification. Il ne s'agit plus d'arracher à l'enfance des éclats encore vivaces (images, paroles ou courtes scènes), d'épouser ces libres cavalcades joyeuses et désordonnées des enfants de La Borde. Nous sommes plutôt dans la musique de la vie mêlant *La beauté./Le laid./L'horreur*, dans une *musique lente, syncopée, à la cadence hypnotique* dessinant une *petite chorégraphie* du quotidien *sous la grande, celle du haut*. Nous sommes aussi dans cette approche morcelée de l'autre dont on ne saisira jamais l'énigme et dans cette fragmentation douloureuse de l'adulte en quête d'identité.

Ciels de Loire s'élargit à une perception du monde et des autres par un adulte, qui semble néanmoins refuser de faire le deuil de son enfance, qui voudrait continuer comme Alice à « *prendre le thé chez les fous* ». La présence « *d'autres univers* » au bord de ce réel tangible « *qui fait la toile de fond de notre présence au monde* » y est toujours sensible, en dépit de ce « *mécano du quotidien* » dérisoire organisé par les adultes.

La narratrice croit toujours revoir le père disparu – qui revient cette fois non plus en rêve mais sous forme d'un « *sosie* », et c'est souvent « *la lame de fond du minuscule* » qui l'emporte jusqu'au rebord dont on peut tomber, et d'où elle aime se pencher sur l'abîme de manière vertigineuse. Vertige sur l'Ancien pont de Blois surplombant « *la sauvagerie stupéfiante de la Loire et de ses remous* ». Désir de s'abandonner à ce « *sentiment physique* » grisant de la descente pour contrebalancer « *la fermeture, la clôture de l'horizon dans la montée* »...

Dans ce deuxième roman empreint de nostalgie, Emmanuelle Guattari aborde des problèmes d'ordre plus philosophique et métaphysique qui lui confèrent une tonalité plus grave. Et son écriture, toujours elliptique, s'infléchit aussi, gagne en densité, ce qui fait bien augurer de l'avenir de cet écrivain. Un écrivain qui nous livre ses réflexions et ses commentaires mais de manière implicite, dans des sortes d'instantanés de la pensée juxtaposant (un peu à la façon des haïkus) deux notations reliées par le non-dit d'un silence, ou s'inscrivant dans des images simples, originales et profondes. La langue économe et sensible d'Emmanuelle Guattari conserve ainsi la justesse et la fraîcheur qu'on avait appréciées dans son premier roman, et elle se fait plus poétique encore, explorant « *le reste, ce qui ne se voit pas dans le décor* » en s'appuyant plus largement sur la métaphore.

◆ ***La petite Borde***, Éditions Mercure de France, 2012.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

On était ceux de La Borde. Dans le village de Cour-Cheverny du début des années soixante, la Clinique constituait encore une présence fantastique. La peur des Fous était tangible. Elle nous a sensiblement mis dans le même sac, une bande de drôle de loustics qui laissaient des fous circuler dans un parc sans barrières et vivaient avec eux. Nous savions que les Pensionnaires étaient des Fous, évidemment ; mais La Borde, avant tout, c'était chez nous. Les Pensionnaires, on disait aussi les Malades, n'étaient ni en plus ni en moins dans notre sentiment. Ils étaient là et nous aussi.

Fondé en 1953, l'établissement de La Borde, est célèbre dans le monde de la psychiatrie. Cette clinique hors normes entendait rompre avec l'enfermement traditionnel qu'on destinait aux malades mentaux et les faire participer à l'organisation matérielle de la vie collective. Ce lieu doit beaucoup à Félix Guattari, psychanalyste et philosophe qui codirigea la clinique jusqu'en 1992.

Quand on habite enfant à La Borde parce que ses parents y travaillent, l'endroit est surtout perçu comme un incroyable lieu de liberté : un château, un parc immense, des forêts et des étangs. À travers une série de vignettes et par touches impressionnistes, Emmanuelle Guattari évoque avec tendresse son enfance passée dans ce lieu extraordinaire où les journées se déroulent sous le signe d'une certaine fantaisie.

Presse :

Article paru dans *Télérama* le 6 octobre 2012, par Marine Landrot.

Une ou deux pages à peine, parfois quelques lignes : chaque chapitre ressemble à un lambeau d'écorce gravé au canif. Emmanuelle Guattari est avant tout écrivain, comme ce premier roman ravageur le révèle. Mais elle est aussi « fille de », et ne s'en défend pas, au contraire, puisque l'arbre dans lequel elle taille ses copeaux est généalogique. Fille, donc, de l'éminent Félix Guattari, philosophe et psychanalyste qui travailla, vécut et éleva ses enfants à la clinique de La Borde. Un établissement psychiatrique pas comme les autres, castel perdu dans un parc arboré du Loir-et-Cher, où les malades viennent se mettre à l'abri d'un monde réel devenu trop anxiogène. Ils ne végètent pas, ils poussent librement, à leur rythme et en tous sens. Les soignants ne portent pas de blouse blanche et les portes ont des poignées des deux côtés.

Petite, Emmanuelle a donc grandi dans ce château du fou au bois dormant, emplissant ses poches de petits cailloux qu'elle dissémine aujourd'hui avec une virtuosité féerique. Aussi effrayants qu'envoûtants, les souvenirs qu'elle a gardés de ce paradis perdu sont en effet dignes d'un conte de fées. Un Allemand qui surgit dans la forêt comme un loup, et pourchasse une fillette ramassant des glands. Un papa ogre qui apparaît dans l'opacité d'un rideau de pluie. En quelques mots cousus serrés, pas un de trop, pas un qui tombe à plat, Emmanuelle Guattari fait apparaître l'essence de son passé. Son enfance fut une grande fable, riche d'enseignements et de rires, pleine d'animaux doués de raison, qui apparaissent dans des saynètes fulgurantes comme des cauchemars. Un rat qui saute au visage de son père. Un singe qui lui épouille les cheveux et finit en squelette avec un collier, au sommet d'un arbre. Un cerf qui la piétine dans la pelouse du château. De sa croissance en milieu déséquilibré, de son éducation au grand air de la liberté, elle a visiblement appris à observer son prochain, et à cueillir le jour.

Écrit à la première personne, son livre va et vient, avance et recule, scrute et s'enfuit. La beauté de ce récit vient des entailles qui le creusent petit à petit. Il n'y a pas de nostalgie dans cette confession autobiographique, élastique jusqu'à l'arrachement. Les petits miracles décrits en flashes aveuglants cachent un souhait impossible, émis dans un chapitre totalement différent des autres, exploré, à vif, le plus beau du livre : faire revivre la mère disparue. Et les fous dans tout cela ? Ils font partie du paysage, leurs manies réchauffent son cœur d'enfant, leurs bruits la rassurent. Ils brouillent les repères, redéfinissent les règles du jeu, créent leur propre langage. C'est peut-être d'eux qu'Emmanuelle Guattari tient cette langue si riche, si précise, si atypique. Goûtez par exemple cette phrase unique pour décrire trois frères qui la fascinent : « *Retable hiératique de la même figure, le plus grand avait la barbe, le puîné avait une petite dentelle exquise à la place de la syntaxe, servie par une voix de fausset, le cadet se mordillait le coin de la bouche fermée en vous écoutant en silence.* »

Article paru sur le site « www.lacauselitteraire.fr » le 18 juin 2013, par Emmanuelle Caminade.

Dans son premier roman, *La petite Borde*, Emmanuelle Guattari cherche à livrer un regard d'enfant sur l'univers de la clinique de La Borde, ce célèbre établissement expérimental rompant avec la tradition d'enfermement des malades mentaux – cofondé par son père – où elle a grandi avec ses frères et les autres enfants du personnel. Traînant leur enfance « *au milieu des adultes* », « *les enfants de La Borde* » évoluaient avec une grande liberté dans ce foisonnant « *phalanstère labordien* » qui n'était pas seulement une clinique psychiatrique à « *la présence fantastique* », mais un château ouvert sur un parc immense, des forêts et des étangs. Un lieu à la fois tangible, concret, et doté d'un large potentiel imaginaire renvoyant aussi à l'univers des contes. Un lieu extraordinaire où se côtoyaient et se croisaient des mondes multiples...

Ce n'est pas un simple récit autobiographique mais une véritable construction littéraire emplie de fantaisie permettant à l'auteure de reconstituer cet univers avec une grande justesse de ton en restituant par petites touches juxtaposées cette perception du monde particulière à l'enfance. Ce récit romanesque racontant ces « *cavalcades d'enfants* » espiègles et intrépides parmi les pensionnaires et les autres adultes peuplant ce vaste domaine fait ainsi revivre, d'une écriture légère et virevoltante, concise et elliptique – mais jouant aussi sur les répétitions – tous ces mondes aujourd'hui disparus. Une écriture dont il émane de l'humour et de la tendresse et beaucoup de fraîcheur et de poésie.

Et l'auteure y rend aussi hommage à sa famille, dessinant le beau portrait en creux d'un père dont l'esprit – et même la présence – semble accompagner ce livre, et évoquant de manière émouvante et pudique une mère qui « *a disparu de [sa] vie comme une bulle de savon qui éclate* ».

La petite Borde est un roman non linéaire, mêlant le « je » au « nous » ou au « on » collectif, qui se déroule parfois au passé – affectionnant alors particulièrement ces imparfaits qui en étirent la durée – ou, le plus souvent, dans un présent de narration plein de vivacité le rendant plus proche. Un roman qui s'apparente plus à un recueil inclassable de saynètes disparates : courts dialogues en forme de sketches théâtraux, mini-nouvelles ou mini-contes merveilleux – renvoyant notamment à *La Petite Poucette* d'Andersen –, récit onirique ou portrait en forme d'inventaire à la Prévert égrenant une émouvante litanie... Des saynètes riches de non-dits qui, bien qu'entrecoupées ça et là de quelques rares passages narratifs plus classiques où prime le regard rétrospectif de l'adulte, font surtout entendre une voix d'enfant. Mises en scène de manière efficace – leur brièveté ayant imposé à l'auteure d'en camper rapidement l'atmosphère –, elles se succèdent sur un rythme enlevé et désordonné, bondissant et bifurquant sans cesse, épousant ces folles cavalcades dans le réel comme dans l'imaginaire.

Ce roman éclaté divisé en deux parties – la seconde semblant plus faire appel à des souvenirs familiaux racontés qu'aux souvenirs directs d'un vécu – comporte ainsi vingt-deux courts chapitres dont les plus longs sont eux-mêmes fragmentés en plusieurs petites histoires, et dont les titres très concrets et quotidiens, sautant un peu du coq à l'âne, semblent pasticher les livres pour enfants.

Et ce livre apparaît finalement comme un patchwork un peu décousu et modulable, ouvert au lecteur qui en tissera le fil en rajoutant au passage ses propres morceaux d'enfance, ses pièces un peu ternies dont l'auteure a indirectement ravivé les couleurs.

Au-delà de cette évocation d'une célèbre aventure expérimentale indissociable du nom de Félix Guattari – philosophe et psychanalyste hors norme –, à laquelle toute sa famille fut mêlée, et d'une très juste restitution de l'univers de l'enfance, *La petite Borde* interroge plus largement sur les mondes dont ces enfants sont les révélateurs, sur leurs contrastes et la porosité de leurs frontières. Monde de ces « fous » que les enfants ne distinguent guère des gens « normaux » et qui leur apparaissent aussi étranges que ces adultes dont les mots les plus banals prennent à leurs oreilles une ampleur fascinante, monde de la réalité qui s'enfonce pour eux dans les profondeurs de l'imaginaire, sans compter tous ces mondes mystérieux que sont chaque individu dont ils observent les comportements sans en comprendre les raisons. Et l'auteure se montre très sensible à la fragilité de tous ces mondes, s'étonnant du basculement si rapide d'un monde à l'autre (du « *monde de la rivière* », si paisible, à celui, hostile et tumultueux, de l'incendie), de cette manière si soudaine dont les individus s'évaporent quand la mort survient :

« *Comment est-ce possible ? Elle était là. Elle n'est plus là. Mais où est-elle ?* ».

La « *fête* » de l'enfance, comme tout, a une fin. Et ne reste plus que la mémoire qui peu à peu se perd, comme cette mémoire familiale des deux guerres qui a vu progressivement tomber dans l'oubli les souvenirs de la première, avant que ceux de la seconde, si fortement marquée par la Shoah, ne s'effacent eux aussi...

On sent chez Emmanuelle Guattari le regret de cette porosité des mondes propre à l'enfance et une certaine inquiétude à voir ces derniers insensiblement disparaître au fur et à mesure que le temps passe. Redonnant vie par la magie de la littérature à tous ces souvenirs – les siens mais aussi ceux dont elle fut la dépositaire –, elle arrive ainsi à percer « *une échancre dans l'épaisseur du réel* », et à lever de manière plus durable « *le voile de la disparition* », à traverser cet « *écran* », ce « *rideau de pluie* » séparant les morts des vivants qui parfois s'évanouit dans un rêve ou une rêverie fugitive.

C'était là aussi, semble-t-il, le projet de ce premier roman très réussi.

Revue de presse :

Le 26 décembre 2013, Éric Favereau dresse un portrait d'Emmanuelle Guattari pour le quotidien *Libération*.

La fille du psychanalyste philosophe a grandi dans le sillage de son père à la clinique de La Borde, avec les grands fous.

Manou, fille de Félix Guattari... il y a pire comme filiation. Emmanuelle, dite « Manou », est la fille de ce magnifique philosophe, au sourire chaleureux, qui longtemps a codirigé, avec Jean Oury, ce lieu unique qu'a été - et qui reste - la clinique de La Borde, près de Blois (Loir-et-Cher).

Cet automne, Emmanuelle Guattari a publié deux petits livres autour de ce lieu mythique, dont *la Petite Borde*. L'air de rien, avec des mots ciselés, dans les petites histoires qu'elle raconte, transparaît le miracle de cet endroit qui voyait vivre ensemble des grands fous, des soignants, mais aussi leurs familles.

Emmanuelle Guattari est douce, presque fragile. « *Elle a une forme de délicatesse, je ne l'ai jamais vue s'énervier* », dit d'elle sa grande amie, Marianne. Toute son enfance, Manou la passe avec les fous, dans ce grand parc et ce château qui n'en avait pas l'air. Un espace où la terre se mélange au ciel, perdu dans la campagne, avec un bâtiment central et d'autres petites maisons éparpillées dans les forêts. Plus d'une centaine de patients, la plupart psychotiques, y vivent. Félix Guattari et Jean Oury sont les deux chênes du lieu. Félix Guattari est un grand intellectuel, ami de Gilles Deleuze, et de tant d'autres. Jean Oury est médecin, psychiatre, un talent clinique reconnu de tous. La Borde, dans les années 70, est un lieu magnifique : tout circule, les patients comme les grandes figures intellectuelles du moment.

« *Un jour, écrit Emmanuelle Guattari, alors qu'on attend dans la voiture, Bertrand, un malade, me dit en souriant : "Christian et moi, on attend que nos dents repoussent." Je dodeline de la tête avec une moue et un haussement d'épaule : "Ça ne se peut pas." "- Oui, continue-t-il, mais on peut quand même attendre."* »

Emmanuelle Guattari y est heureuse. Sa mère, infirmière, travaille aussi à La Borde. « *Nous savions que les pensionnaires étaient des fous, évidemment. Mais La Borde, avant tout, c'était chez nous. Les pensionnaires, on disait aussi les malades, n'étaient ni en plus ni en moins. Ils étaient là et nous aussi. On savait, on comprenait. On a acquis très vite le sentiment de pouvoir faire ou pas certaines choses avec certains pensionnaires.* »

Elle parle de La Borde, comme d'autres parleraient de la cité où ils ont grandi. « *Enfant, on a pris aussi conscience que ce lieu était comme un refuge, pour échapper à la maladie. Certains sortaient d'un enfermement très dur.* » Mais écrire là-dessus n'est-ce pas une drôle d'idée ? Un enfantillage même ? « *S'il y a eu un déclencheur, cela remonte à une grosse dizaine d'années* », raconte Emmanuelle Guattari. « *La "Garderie" de La Borde, c'est le nom de la crèche pour les enfants du personnel.* » Cette crèche est située sur le site même de la clinique. Toujours debout aujourd'hui, elle est alors menacée de fermeture. Les autorités considèrent qu'une telle proximité n'est pas bonne pour les enfants. « *Nous, les personnes qui avons passé notre enfance à La Borde, avons été sollicitées pour écrire des lettres de soutien. C'est là, peut-être, que j'ai compris.* » Compris quoi ? « *On avait conscience, bien sûr, d'avoir eu un passé singulier mais, jusque-là, cela ne m'avait pas paru demander davantage*

de réflexion. » L'enfance se conjugue-t-elle sans faux-fuyant avec les douleurs de la folie ? « C'était un lieu de soins. On était très libres, on traînait, mais on restait des enfants avec nos préoccupations d'enfants. » Emmanuelle Guattari lâche cette belle interrogation : « Évidemment qu'il en reste des traces et des questions. C'est quoi le réel quand on a vécu cette enfance ? Qu'est-ce qu'on fait dans le monde ? Oui, ces questions affleurent. Enfants, nous voyions des choses particulières : des gens qui ne pouvaient pas, par exemple, passer une porte car cela leur était impossible, cela vous reste dans la tête. Ce sont des questions profondes, non ? »

À l'âge de 8 ans, ses parents se séparent. Et, avec sa mère et ses frères, ils vont vivre dans la ZUP de Blois, où beaucoup de gens de La Borde habitent alors. Après le bac, Emmanuelle va à Paris. *« Les enfants de La Borde ont eu, en fait, des destins ordinaires »,* lâche-t-elle. Elle fait des études d'histoire. *« Je suis partie aux États-Unis. Je voulais vivre en ville et j'ai eu la possibilité de vivre à New York. »* Elle finit ses études, enseigne. Et, tous les ans, revient à la clinique.

En ce mois d'août 1992, elle est à La Borde. Son père aussi. Crise cardiaque. *« J'aimais beaucoup mon père »,* dit-elle, tout lentement. Qui ne l'aimait pas ? De l'après-68, il était une des figures les plus chaleureuses, avec ses cheveux en bataille, son sourire omniprésent, sa force d'engagement. Il fallait le voir animer des assemblées générales avec les grands fous. Félix Guattari était souriant, égal à lui-même, répartissant le temps de parole, dans une hospitalité incroyable à l'autre. Emmanuelle Guattari hésite. *« On s'est retrouvés avec son œuvre, ses papiers. Que faire ? »* Être fille de Félix implique certaines tâches : *« Mon père avait des tas d'archives. C'était une très grosse responsabilité. Il a fallu trier. L'Imec [Institut mémoires de l'édition contemporaine, ndlr] nous a beaucoup aidés. D'abord, mes frères s'en sont occupés, puis, j'ai repris la remise de ses archives. »*

À la mort de son père, Emmanuelle, son mari diplomate et ses trois enfants décident finalement de revenir en France. Sa mère meurt trois ans plus tard. *« Maintenant ? Je vais à La Borde, le 15 août, pour la kermesse. Il y a toujours cette atmosphère, la même, unique, un mélange de douceur et de circulation. »* Comme tant d'autres, elle imagine que ce qui menace la clinique n'est pas tant la mort de son fondateur, Jean Oury, mais le monde... des *« normes »*. Pour ceux qui ne comprennent pas, Jean Oury comme les autres de La Borde racontent la même mésaventure.

C'est l'histoire de la cuisine. Un lieu important, chaque soignant comme chaque malade y avait un rôle, une place. Dans les années 90, le diktat des règles et de l'hygiène s'est imposé. Par crainte d'on ne sait quels microbes, il a fallu tout mettre aux normes. Fini les repas collectifs, aussi thérapeutiques que socialisants. Fini les malades qui servaient et faisaient la cuisine. Chacun à sa place. C'est-à-dire, sans place singulière.

Emmanuelle Guattari a mis de côté l'enseignement. Elle écrit. *« J'ai hérité de mon père l'habitude de ne jamais bouger les choses, ni les meubles »,* raconte-t-elle. *« Il était très affectif. Quand on lui offrait un tableau, il cherchait le lieu où le mettre, puis ne le bougeait plus. »* Regrette-t-elle l'Amérique ? *« J'ai découvert l'horizon aux États-Unis. À Blois, il pleut, c'est un brouillard, mais j'aime ce paysage. »* Puis ces jolis mots : *« J'ai toujours eu le sentiment d'avoir le ciel au-dessus de la tête. Les morts reviennent quand il pleut. »*